

## **Marie-Suzanne Ignace-Binétruy (1924-2009), une Forézienne dans la Résistance et la Déportation, une dianiste historienne de Joseph Déchelette**

La première fois que j'ai rencontré Marie-Suzanne Ignace-Binétruy, en 1995, elle était venue à la Diana faire une communication sur Joseph Déchelette dans le colloque que Robert Périchon avait organisé et qui était consacré à l'histoire de l'archéologie en Forez au XIX<sup>e</sup> s. Placés côte à côte lors du repas donné au château de la Bâtie d'Urfé, nous nous sommes aperçus que nous étions tous les deux originaires, du côté maternel, du même petit village corrézien de Champagnac-la-Noaille. Nous devînmes amis, elle revint à Montbrison en 1997 pour un autre colloque organisé par Robert Périchon et vint à la maison. J'avais appris qu'elle avait été résistante et déportée à Ravensbrück. Elle accepta de me donner son témoignage sur cette période – ce qu'elle fit en 2002 : ce fut pour moi un moment extraordinaire. J'ai ensuite lu ses ouvrages et articles consacrés à Déchelette et à l'histoire de l'archéologie. En outre, en 2023, sa fille Anne m'a communiqué un document exceptionnel, quelques pages écrites par sa mère sur son emprisonnement au fort Montluc à Lyon.

### **I/ Enfance et jeunesse**

Marie-Suzanne Ignace, fille de Joannès Ignace et de Marie-Joséphine dite Berthe Barbier, est née en 1924 à Villars, près de Saint-Etienne. Son père, originaire de Saint-Maurice-sur-Loire, près de Roanne, était instituteur puis devint **directeur d'école à Saint-Etienne**. Sa mère, elle aussi institutrice était donc originaire du petit village de Champagnac-la-Noaille. La petite Marie-Suzanne perdit sa mère en 1931, alors qu'elle avait sept ans : une fracture dans l'enfance. Son père se remaria.

Marie-Suzanne a passé son enfance et sa jeunesse à Saint-Etienne. Son père s'intéressait à l'histoire locale, avait été formé à l'archéologie par Joseph Déchelette. Marie-Suzanne fut élève au lycée de jeunes filles de Saint-Etienne jusqu'au baccalauréat, obtenu à 17 ans, en 1941. Elle eut **l'éducation laïque des enfants d'instituteurs** et fut imprégnée des valeurs républicaines – le rôle de l'enseignement, le patriotisme. Son père avait été combattant de 1914-1918. Elle eut aussi, venant de la famille de sa mère, une éducation religieuse à l'origine d'une **foi très profonde qui la soutint plus tard dans l'épreuve de la déportation**. Une double tradition donc, républicaine et catholique – qui, à cette époque, n'est pas si fréquente. Pendant les vacances scolaires, elle allait à Saint-Maurice-sur-Loire où son père avait gardé une maison de famille. Elle était restée très attachée à cette région. Elle a demandé à être enterrée à Saint-Maurice. Elle allait aussi dans la famille de sa mère en Corrèze où elle passait des vacances avec ses cousins et cousines.

Juin 1940 fut ressenti comme une insupportable humiliation. Dès 1940, Marie-Suzanne - qui a 16 ans - est, par une sorte de patriotisme instinctif, révoltée par la défaite.

### **II/ La Résistance**

#### **La Résistance à Lyon**

Après le baccalauréat, Marie-Suzanne va à Lyon où elle est élève **au lycée Edgar-Quinet dans les classes d'hypokhâgne et de khâgne** qui préparent au concours de l'Ecole Normale Supérieure. Puis, à la rentrée 1943, elle passe en Faculté où elle fait une licence de Lettres classiques (Français, Latin, Grec). Parmi ses enseignants, on trouve **André Mandouze, jeune assistant de latin**, engagé dans la Résistance et futur rédacteur en chef de *Témoignage chrétien*.

Dès 1941-1942, Marie-Suzanne Ignace est entrée dans la Résistance étudiante. A partir de la rentrée de 1941, l'idée de fonder des **mouvements de Résistance propres au monde étudiant** avait émergé. Grâce à la thèse d'**Isabelle Gourdon**, relayée par un article de **Bruno Benoît**, on commence à y voir plus clair dans la généalogie des organisations résistantes du monde étudiant lyonnais : un écheveau très embrouillé.

- Au printemps 1942, trois étudiants - **Georges Godard**, étudiant en philosophie, **Louis Rigal et Jacques Rollet**, étudiants en droit - lancent un journal, *Libre France* qui est diffusé à Lyon, mais aussi dans toute la zone Sud. Ce groupe d'étudiants s'élargit ensuite à des lycéens du lycée du Parc. En octobre 1943, sont fondées **les Forces Unies de la Jeunesse Patriotique** ou FUJP qui regroupent un grand nombre d'organisations. A la demande même du secrétariat des FUJP – dont le responsable est Jacques Rollet - est créée à Lyon, en novembre 1943, **une Union des Étudiants Patriotes (UEP)**. Chaque semaine se réunit, **dans les sous-sols de la Faculté des Lettres**, le Comité régional de l'UEP où se côtoient, entre autres, Jacques Rollet, déjà cité, **Gilbert Dru** militant chrétien venu de la JEC (Jeunesse étudiante chrétienne) et **président de l'Amicale des étudiants en Lettres, Denise Domenach**, une jeune lycéenne venue en faculté en 1943 et **Marie-Suzanne Ignace**. L'UEP rassemblait des étudiants de toutes opinions. Parmi eux, quelques communistes dont **Guy Besse**, qui devint, après la guerre, l'un des responsables du PC. On trouve aussi **Jean-Marie Domenach**, étudiant à la Faculté des Lettres, un ancien khâgneux qui avait fondé avec Gilbert Dru les *Cahiers de notre jeunesse* et mena ensuite la campagne contre le STO dans le cadre du **Comité Inter-fac**. A la faculté des Lettres, **Témoignage Chrétien** joue aussi un rôle important avec **Hélène Roederer**, étudiante en Histoire, morte à Ravensbrück en 1945 et **André Mandouze**, déjà cité.

Marie-Suzanne Ignace fait aussi partie des fondatrices de l'Union Féminine Universitaire (UFU), créée au début de 1944. « **C'était le service social** » dit-elle, chargé de l'aide à la Résistance » : « une étudiante prêtait la chambre de bonne de l'appartement de ses parents. Elle servait de lieu de réunion mais aussi de *planque* pour des étudiants poursuivis. Une autre dont le père était secrétaire de mairie, fournissait des tampons pour les faux papiers ». Les étudiants résistants qui faisaient partie du même groupe que Marie-Suzanne Ignace, transportaient les journaux clandestins mais menaient aussi des actions plus importantes, plus « spectaculaires » :

- **La fabrication de faux papiers** destinés aux réfractaires aux STO (service du travail obligatoire), aux Alsaciens, considérés comme Allemands par les autorités d'occupation et aux Résistants.

- **Le transport de fonds**. Marie-Suzanne Ignace : « Une fois, à la gare de Perrache, [avec une autre résistante], j'ai récupéré une valise contenant un million de francs [près de 300 000 euros d'aujourd'hui] que je devais porter, pour la Résistance, à un autre endroit. Comme il y avait le couvre-feu, nous avons passé la nuit dans la gare, avec la valise dans un coin ». Les deux jeunes résistantes s'endormirent. Il y eut un contrôle de police. « Le lendemain matin, un gendarme qui était à côté de nous, nous a dit : « Qu'elles sont imprudentes ces petites jeunes filles ! Je vous ai pas réveillées, j'ai dit que vous étiez avec moi ».

- **Le rôle d'agent de liaison** : « On a transporté beaucoup de messages » dit-elle.

- « Nous n'avons pas mené **d'action armée** mais les garçons s'entraînaient aux armes ».

- A partir de 1942-1943, beaucoup de résistants appartiennent aussi à **des réseaux de renseignements**. Marie-Suzanne Ignace a appartenu au **réseau Navarre**. A ce titre, ses services furent homologués par le ministère des Anciens combattants pour la période 1940-1945, au titre de l'appartenance aux Forces françaises combattantes (FFC).

Une remarque : la jeunesse de ces résistantes leur donnait le goût de l'action et aussi un sentiment d'invulnérabilité. « On se sentait immortelles, intouchables ».

## L'arrestation et les interrogatoires

En juin 1944, « mes camarades étudiants s'étaient dispersés, les garçons, dont mon futur mari Michel Binétruy, qui était étudiant en droit, sont allés au maquis ». Marie-Suzanne Ignace a voulu « récupérer une valise de faux papiers ». Dénoncée, elle a été arrêtée rue de la République le **21 juin 1944**. « Une voiture s'est arrêtée derrière moi. Deux revolvers dans mon dos : c'était la Gestapo ».

« [A l'Ecole de santé militaire, avenue Berthelot], j'ai été interrogée, sans doute par Klaus Barbie, mais je n'en suis pas complètement sûre. J'avais été arrêtée sous ma véritable identité et celui qui nous avait dénoncées m'a identifiée, il a dit : « c'est elle ». « J'ai nié et j'ai déclaré m'appeler Marie-Claire Fougères ». Marie-Suzanne Ignace a subi le supplice de la baignoire. « J'ai crié ». Elle s'était évanouie, on l'a réanimée puis conduite au fort Montluc où les résistants étaient emprisonnés.

## III/ La Déportation

### Montluc et le transfert en Allemagne

Quelques extraits de son témoignage sur l'emprisonnement à Montluc, fin juin 1944 :

« Le 21 juin 1944, après avoir été arrêtée Rue de la Ré, traînée à la Gestapo, passée à la baignoire, enfermée dans une voiture cellulaire, je suis poussée dans une cellule [de 4 m<sup>2</sup>] où s'entassent, debout, appuyées l'une à l'autre, huit ou dix femmes. Toutes sortent d'un interrogatoire qui se poursuivra, leur a-t-on dit, le lendemain. [...] La porte existe seule pour moi et, la nuit durant, sourde aux gémissements de mes compagnes, je la griffe, tel un animal captif. Les heures passent. Mon nom n'a pas été appelé, il ne le sera plus jamais. »

L'angoisse domine tous les autres sentiments : « De cette cellule close, je vais découvrir, en dix jours la vie secrète de Montluc : angoisse devant la menace des interrogatoires, réconfort des confidences avec [deux de ses codétenues] Lina Coral qui a son âge et Madame Gacon qui en a plus du double « **et avec qui je prie chaque soir** ». « Houle des cœurs et des cuillères tambourinant contre la porte au passage d'un condamné [à mort]. L'annonce de l'exécution nous est parvenue grâce à la canalisation qui relie l'étage des hommes à celui des femmes ».

Le départ de Montluc : « A l'appel de mon nom, le **1<sup>er</sup> juillet 1944**, je sors de ma cellule. Avec une cinquantaine de détenues rassemblées dans la cour j'entonne la *Marseillaise* ».

Première destination : **le fort de Romainville** près de Paris, lieu de la formation des convois pour **Ravensbrück**. Marie-Suzanne Ignace est partie le 11 juillet 1944 par le convoi I.244. Ce furent dix jours terribles, les prisonnières étaient entassées dans les wagons, sans nourriture. Beaucoup moururent pendant le trajet.

### Une usine souterraine

Marie-Suzanne Binétruy : « Nous sommes arrivées à Ravensbrück en juillet ; nous avons été envoyées dans le camp annexe de Beendorf, dans d'anciennes mines de sel. On descendait par un ascenseur. Le soir, nous remontions par des échelles. Une usine était installée dans la mine de sel. Les déportées travaillaient à la fabrication des V2 à 800 m. sous terre Le sabotage, très risqué, était parfois possible. « Sur la chaîne de montage, circulaient des modules de V2 qu'il fallait fraiser. [Pour les rendre inutilisables], nous mettions du sel sur la pièce, on crachait dessus et on ajoutait de la graisse. Personne ne s'est aperçu de rien ».

A l'intérieur des baraquements : les châlits superposés avec 65 cm de largeur pour deux ou trois déportées, l'entassement des déportées, le bruit, l'odeur, les hurlements en allemand des gardiens, l'Appel matinal qui durait parfois des heures dans le froid.

Tout était fait pour humilier les déportées : « des containers de soupe avaient été répandus dans les cabinets à la turque et les tziganes, qui n'avaient rien à manger, lapaient la soupe par terre ». « Dans une partie du camp, il y avait celles que l'on appelait « les petits lapins » : c'étaient de jeunes lycéennes polonaises, auxquelles on avait sectionné les tendons et qui, pour se déplacer, ne pouvaient plus que sauter comme des lapins... ».

Le camp était une jungle. Malgré tout, les manifestations de solidarité entre les déportées furent nombreuses. Un exemple : « Mère Elizabeth de l'Eucharistie (Elise Rivet), supérieure d'un couvent de Lyon qui avait caché des armes [...] prenait tous les soirs une tranche de pain sur sa ration pour la donner à une autre déportée. Elle disait : vous verrez, à mon âge, on n'a jamais faim ». Marie-Suzanne Binétruy commente : « on peut toujours faire quelque chose » et, reprenant son récit : « un vendredi saint, elle a pris la place d'une autre déportée qui allait être conduite à la chambre à gaz ».

« Nous formions un groupe de cinq jeunes femmes » : Marie- Suzanne Ignace (20 ans) était la plus jeune (leur moyenne d'âge était de 22 ans). « C'est notre amitié, notre fraternité et notre solidarité qui nous ont permis de tenir. [Dans les circonstances les plus difficiles], nous nous tenions par la main ». « Notre force, **c'était d'avoir résisté avant**, d'avoir une culture qui nous donnait des références. ».

« Nous avons eu de nos gardiens très peu de manifestations de compassion qui puissent nous faire encore croire dans l'homme. Un soldat m'a donné un jour un morceau de brioche que j'ai partagé avec mes amies. Une autre fois, alors que j'avais les jambes couvertes d'abcès, un territorial] m'a [...] ouvert les abcès avec un couteau ». Ce furent de très rares gestes de pitié ou de solidarité ».

A la fin de la guerre, une partie des déportées du camp a été évacuée. Les déportées ont été entassées à 120 par wagon ». Le voyage a duré une dizaine de jours. « **Une de nos joies fut de voir Hambourg en ruines** ». **L'Allemagne était vaincue.**

## **La libération et le séjour en Suède**

A la Libération, « nous avons perdu le sens du réel. Mes amies me répétaient : « Marie-Suzanne, la guerre est finie, nous sommes libres ». « Un train sanitaire nous a conduits en Suède ». Marie-Suzanne passe deux mois en Suède. « A mon arrivée, je m'étais évanouie, [ma survie] s'est jouée à quelques heures près. » « J'étais à bout, j'avais perdu le sens du réel ». « On m'a nourrie en me donnant du lait toutes les trois heures » : les médecins suédois avaient acquis un peu d'expérience pour soigner les déportés et mener en douceur leur retour à l'alimentation ».

## **IV/ La vie reprend**

### **Le retour et la difficulté de parler**

Marie-Suzanne Binétruy : « [De Suède], j'ai pu écrire chez moi. On nous a ramenées à Paris par avion ». Puis je suis revenue à Saint-Etienne. Mes parents et mon amie [de lycée] Colette Canty m'attendaient à Châteaureux ». « En Suède j'avais repris 30 kg et un de mes cousins m'a dit : « Je suis content de voir qu'on avait exagéré... » Comment réagir ? Comment parler et dire l'indicible ?

« Je suis revenue à Champagnac ». « [Comme je l'avais promis], j'ai fait, [le 8 septembre 1945] le pèlerinage de Corrèze, à pied et pieds nus, du Feyt à Notre-Dame-du-Pont-du-Salut » (17 km). « Sur le goudron, pieds nus, c'était dur ! J'ai fait l'aller-retour avec mes cousines Lilie et Marguerite ».

« J'ai repris mes études à la Faculté des Lettres en octobre 1945 ». Imaginons ces déportées revenues de l'enfer en juillet 1945 et s'asseyant à nouveau sur les bancs de la Faculté en octobre suivant. Le travail fut la meilleure thérapie. « Une page se refermait »

La vie avait repris. Marie-Suzanne est devenue professeure de Lettres classiques, s'est mariée en 1953, à Saint-Maurice-sur-Loire, avec Michel Binétruy, l'un de ses compagnons de Résistance, devenu ensuite expert en philatélie. Elle s'est installée à Versailles et a eu quatre enfants. Ces naissances ont été, me dit-elle, « **la victoire suprême** », la victoire contre la Mort vue de si près. Pendant longtemps, Marie-Suzanne Binétruy n'a pas voulu parler de cette expérience concentrationnaire : « on avait besoin de calme, d'oublier, de reprendre des études ».

## V/ La biographe de Joseph Déchelette

Marie-Suzanne Binétruy a fait une carrière de professeur de Lettres à Versailles, puis dans le cadre du CNED (Centre d'Enseignement à distance) où elle a suivi beaucoup d'élèves en difficulté. Après la mort accidentelle de son fils Jean-Paul, à 18 ans en 1976 et pour remonter la pente après ce désastre, elle a fait, sur la suggestion d'**Henri Delporte**, une thèse sur le grand archéologue Joseph Déchelette. La thèse de Marie-Suzanne Binétruy, soutenue en 1989, fut publiée en 1994. C'était la première biographie complète de Joseph Déchelette, Elle était fondée sur l'exploration des archives du musée Déchelette de Roanne (5000 lettres, plus d'une centaine de carnets, de nombreux manuscrits) et sur une connaissance approfondie de l'œuvre de Déchelette.

Le titre de l'ouvrage de Marie-Suzanne Binétruy annonçait quel avait été le parcours de Déchelette : **De l'art roman à la préhistoire, des sociétés locales à l'Institut : itinéraires de Joseph Déchelette** : il nous montre comment un jeune archéologue amateur, par ailleurs chef d'entreprise, membre de la Diana, est devenu un savant membre de l'Institut, de renommée européenne ; comment un amateur d'art roman est devenu préhistorien, archéologue, l'inventeur de la **protohistoire** – la période qui sépare la préhistoire de l'histoire...

Quelques points de l'étude de Marie-Suzanne Binétruy méritent d'être mis en valeur :

- la double carrière de Joseph Déchelette, **grand patron du textile** et archéologue : il fut un chef d'entreprise qui, avec son frère Eugène, avait hérité de l'entreprise familiale. Après des années d'apprentissage (il commença comme « commis voyageur »), il fut chargé de l'ensemble des affaires commerciales. Il se retira ensuite en 1899 – il avait 37 ans - pour se consacrer à sa passion de l'archéologie.

- Comme il n'avait pas fait d'études universitaires, sa formation et l'étude de ses relations retiennent l'attention : son cousin **Auguste Chaverondier**, alors archiviste départemental de la Loire, lui ouvrit puis lui légua son immense bibliothèque. Très tôt, son oncle l'archéologue **Jacques Gabriel Bulliot** l'entraîna au Mont Beuvray (Bibracte, la capitale des Eduéens), où Déchelette lui succéda et dirigea cinq campagnes de fouilles.

- **La Diana**, surtout, joua un rôle important dans la formation de Déchelette et fut, selon Marie-Suzanne Binétruy, son « **université** », lieu de rencontres et occasion de publications. L'amitié de **Vincent Durand** lui fut précieuse. **Eleuthère Brassart** était son imprimeur et devint son ami.

- Une grande curiosité animait Joseph Déchelette. Il s'intéressa d'abord à l'art roman, participa à la publication de *L'art roman à Charlieu et en Brionnais* (1892) ; il surveilla la mise à jour puis la restauration des belles fresques du XIII<sup>e</sup> s. de Saint-Maurice-sur-Loire. Il fut parmi les mécènes de l'achat et de la restauration de la chapelle ND de Baffie par la Diana.

- Les voyages : les voyages ont été un élément déterminant dans la carrière scientifique de Déchelette. Lors de ses voyages professionnels, Déchelette ne ratait jamais une occasion de **visiter des musées et les monuments historiques**. En 1893, il participa à un voyage qui le

conduisit en Égypte, en Palestine et en Syrie. Il se rendit ensuite chaque année en Italie. Il faisait des photographies et notait ses observations dans les carnets qu'il a laissés. En Bohême, la visite du musée de Prague (1899) est une révélation : il a **l'intuition de l'unité du monde celtique** et de la possibilité d'écrire son histoire à partir des données archéologiques. Il mit ainsi en œuvre **la méthode comparative**.

- Déchelette a constitué un véritable réseau d'amitiés et de collaborations : Roanne et l'hôtel Déchelette deviennent ainsi, selon l'expression de Marie-Suzanne Binétruy le « **creuset d'une archéologie européenne** ».

- Marie-Suzanne Binétruy lie également l'œuvre de Déchelette au **développement du musée de Roanne**. Ses collections serviront de base à son ouvrage consacré aux vases céramiques de la Gaule romaine (1904).

- Marie-Suzanne Binétruy montre aussi que **la méthode et l'écriture de Déchelette** s'attachent, non à produire de brillantes théories, mais à **comptabiliser et à analyser** tous les témoins archéologiques et à les comparer, loin des certitudes acquises, **en soulignant ce que les acquis de la science ont de provisoire**.

Après la publication de sa thèse, Marie-Suzanne Binétruy a fait de **nombreuses communications** qui lui ont permis d'en approfondir certains aspects, en particulier sur le rôle de Joseph Déchelette à Roanne et sur le **réseau scientifique** constitué – au niveau européen – autour du musée de Roanne et du *Manuel d'Archéologie* – qui par suite de la mort au combat de son auteur – resta inachevé. Au total, la biographie de Marie-Suzanne Binétruy n'a-t-elle pas relancé les recherches consacrées à Déchelette : témoins aujourd'hui les travaux de **Sandra Péré-Noguès**, la publication de *Joseph Déchelette, un précurseur de l'archéologie européenne* et des journées d'études à Montbrison et Feurs (2011), Roanne, Toulouse, Bibracte.

## **VI/ Survivre et témoigner**

### **S'entraider, témoigner et transmettre**

, Les anciens déportés se sont groupés en associations : c'était pour eux le moyen de défendre leurs droits, **de s'entraider**, de ne pas perdre contact entre eux, de pouvoir dire ce qu'ils avaient vécu. « Les premières déportées libérées avaient fondé l'ADIR (Association des anciennes déportées et internées de la Résistance). « Je suis restée à l'ADIR, [avec] mon amie Geneviève de Gaulle qui a été la première présidente de l'ADIR ». Elle a assisté sur le parvis de la cathédrale de Chartres, le **10 mai 1975**, à la cérémonie organisée **en hommage aux déportées de Ravensbrück**, au cours de laquelle André Malraux a prononcé un magnifique discours.

Le concours d'Histoire de la Résistance et de la Déportation, organisé dans les collèges et lycées fut, pendant de nombreuses années, une occasion de témoigner. Elle a reçu beaucoup d'étudiants et de chercheurs. Il fallait transmettre le souvenir de toutes les camarades de déportation qui avaient dit : « Personne ne nous croira. Il faut que tu le racontes ». Marie-Suzanne Binétruy a commencé à écrire, plus tardivement que d'autres. Elle m'a donné son témoignage. Elle a également écrit, avec Jacqueline Fleury, une étude historique sur Ravensbrück qu'elle a signé : **Marie-Suzanne Binétruy, matricule 46888**. Le signe de l'humiliation était devenu un titre de gloire. Elle a rédigé de nombreux articles pour la revue de l'ADIR, surtout des comptes rendus de lecture.

Marie-Suzanne Binétruy, veuve en 1997, est décédée en 2009, à 85 ans.

### **« Le peuple des tondues et des rayées »**

Une scène pour conclure : à Chartres, en 1975, André Malraux **rend hommage aux déportées de Ravensbrück** et évoque un épisode qui date de juin 1944 : « En rangs, les

prisonnières écoutaient un discours de menaces. Le chef du camp se tut enfin et l'interprète alsacienne traduisit tout par une seule phrase : « il a dit que nous ne sortirons d'ici que lorsque nous serons mortes. » Une joie stupéfiante surgit. Pendant qu'il disait ces mots-là, un message à bouches fermées filtrait dans les rangs : les Alliés arrivent. Alors, [...] le peuple dérisoire des tondues et des rayées, notre peuple ! pas encore délivré, encore en face de la mort, ressentit que même s'il ne devait jamais revoir la France, **il mourrait avec une âme de vainqueur** ». **Pour Marie-Suzanne, la victoire aussi, la victoire de la Liberté et, au-delà, la gloire de ceux qui n'ont pas cédé.**